LA

MYTHOLOGIE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

Jules Raymond

M. LAMÉ FLEURY

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
C. BORRANI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1872

GEORGE R. LOCKWOOD
NEW-YORK.



LES MUSES.

L'une des plus ingénieuses allégories de la Fable est celle qui suppose les arts et les sciences enfants de Jupiter et de la Mémoire, personnifiée dans une déesse appelée Mnémosyne. Neuf belles nymphes, sous le nom de Muses, présidaient à ces dons précieux de l'intelligence humaine, et Apollon, en sa qualité d'inventeur de la lyre et de musicien, passait pour leur frère et leur ami. C'était au milieu d'elles qu'il venait oublier sur le mont Parnasse, où elles habitaient, les ennuis de l'Olympe et les chagrins que lui avait causés l'orgueil de Phaéton.

Ces Muses, à la vérité, devaient former

une compagnie fort agréable. CALLIOPE, leur aînée, était déesse de l'éloquence, c'est-à-dire de l'art de la parole ; MELPOMÈNE présidait à la tragédie ; THALIE, à la comédie; POLYMNIE, à la rhétorique, qui est l'art d'écrire avec élégance; CLIO était la muse de l'histoire ; URANIE, celle de l'astronomie ; ÉRATO était invoquée par les poëtes, EUTERPE par les musiciens, et TERPSICHORE par les danseurs.

Ces déesses étaient toutes représentées avec les attributs de leur art, c'est-à-dire avec quelqu'un des signes du talent qu'elles inspiraient. Ainsi Clio tenait des tablettes sur lesquelles elle se disposait à écrire l'histoire. Melpomène paraissait richement vêtue, parce que la tragédie ne retraçait que les malheurs des rois ou des héros; chez les anciens, cette sorte de représentation théâtrale était ordinairement accompagnée de musique, et le nom de cette Muse indiquait en grec qu'elle ne s'exprimait qu'en chantant. Thalie, au contraire, était figurée un masque à la main, parce qu'autrefois les comédiens

avaient coutume de se couvrir le visage d'un masque imitant le personnage qu'ils représentaient. Euterpe avait auprès d'elle des instruments de musique, et la savante Uranie des globes et des compas, instruments en usage pour l'astronomie. Il n'est donc guère difficile de s'accoutumer à reconnaître au premier coup d'œil la muse que représente un tableau ou une statue, et il suffit de remarquer les attributs qu'on lui a donnés, pour la désigner par son nom.

En formant cette réunion de nymphes habiles et savantes, les Grecs n'avaient eu d'autre but que de mettre en honneur les arts et les sciences, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et le rapprochent de la Divinité. Maintenant vous concevez, je pense, pourquoi Apollon se plaisait au milieu de ses neuf sœurs, qui toutes, aimables, instruites et spirituelles, formaient la plus agréable société que l'on pût imaginer.

Un jour, ayant appris qu'un concert devait avoir lieu chez un roi voisin, qui

avait invité tous les musiciens des environs à venir faire assaut de talent à sa cour, le dieu décida ses sœurs à l'accompagner à cette fête, où elles devaient être sûres d'obtenir toutes les couronnes qu'il leur plairait de disputer. L'embarras fut un moment de trouver une voiture qui pût transporter à la fois toute la famille, car la troupe savante ne possédait qu'un seul cheval ailé; mais ce merveilleux animal, qui n'était autre que Pégase, né du sang de Méduse, comme je vous l'ai dit il n'y a pas longtemps, les transporta rapidement, l'une après l'autre, à la cour où elles étaient annoncées, et Apollon s'y trouva rendu en même temps qu'elles.

Le plus fameux musicien de ce pays-là se nommait MARSYAS. C'était un SATYRE, sorte de divinité des forêts qui avait des pieds de bouc, et qui, ayant trouvé par hasard, au fond d'une fontaine, une flûte dont Minerve s'était servie quelquefois, était parvenu à tirer de cet instrument les sons les plus harmonieux.

Ce Marsyas ne connaissait point Apollon, mais apercevant qu'il jouait de la lyre, il proposa à ce dieu un défi, à condition que le vaincu serait à la disposition du vainqueur. Apollon consentit à cet arrangement, et un grand cercle d'amateurs se forma autour des musiciens, pour juger auquel des deux appartiendrait la victoire.

D'abord Marsyas fit entendre les accords les plus délicieux. Tantôt il imitait le chant du rossignol dans une belle soirée du printemps et le roucoulement de la tourterelle; tantôt il faisait mugir sa flûte comme les flots de la mer dans une tempête, ou siffler cet instrument comme les vents au milieu d'une vaste forêt agitée par l'orage. Tous les auditeurs charmés rougissaient de plaisir ou pâlissaient d'effroi, tant l'illusion qu'il produisait était complète. Déjà même des couronnes étaient prêtes pour l'habile flûteur, et personne ne pouvait croire qu'Apollon osât lutter avec lui, lorsque le dieu, saisissant sa lyre, en tira la plus suave mé-

lodie, et chanta des paroles douces et harmonieuses qui firent tomber en extase toute l'assemblée. Chacun s'écria alors que la voix d'Apollon l'emportait sur la flûte de Marsyas, et le pauvre satyre eut la douleur de se voir arracher la victoire dont il se croyait certain.

Ce ne fut pas là pourtant le seul châtiment que lui attira son amour-propre, et il faut croire que le dépit lui arracha quelque parole insultante contre son vainqueur, car Apollon irrité eut la barbarie de le lier à un arbre et de le faire écorcher tout vif. Les plaintes de ce malheureux touchèrent les dieux, qui le changèrent en fleuve, dont ses pleurs et son sang formèrent les premiers flots.

Une autre fois cependant, en pareil cas, Apollon mit plus de générosité envers ses adversaires ou les juges qui l'avaient condamné. MIDAS, roi de Phrygie, choisi pour arbitre dans un défi du même genre, eut la sottise de décerner le prix à des musiciens dont le talent n'était pas comparable à celui du dieu de la lumière.

Apollon parut se soumettre de bonne grâce à cet arrêt, et abandonna la couronne à ses rivaux ; mais, quelque temps après, le barbier de Midas s'aperçut que les oreilles de ce prince devenaient d'une longueur extraordinaire, et que peu à peu elles avaient pris la forme d'oreilles d'âne. Le barbier fit part de cette découverte au roi lui-même, qui lui recommanda le secret sous les peines les plus sévères ; en même temps il se fit faire une perruque et un bonnet qui cachaient entièrement ses longues oreilles.

Or, je dois vous dire qu'il y a des gens auxquels il est impossible de garder un secret et de ne pas publier tout ce qu'ils savent. Le barbier était de ce nombre, et le pauvre homme, combattu entre la promesse qu'il avait faite à son maître et le besoin de parler, en perdit tout à fait le sommeil et l'appétit. Enfin, n'y pouvant plus tenir, et craignant d'étouffer s'il se taisait davantage, il se sauva dans la campagne, où il fit un trou, et se mettant à plat ventre, il dit à haute voix :

LE ROI MIDAS A DES OREILLES D'ANE ; puis il s'en alla satisfait, et soulagé d'un poids énorme.

Mais l'année d'après, comme le barbier passait par le même endroit, il s'aperçut avec douleur que des roseaux qui avaient poussé dans le trou qu'il avait creusé murmuraient distinctement, lorsqu'ils étaient agités par le moindre vent, ces paroles désespérantes : LE ROI MIDAS A DES OREILLES D'ANE. Bientôt dans toute la contrée il n'y eut personne qui ne voulût être témoin de ce prodige, et le secret du pauvre prince fut connu de tout le monde. C'est ainsi que les babillards, malgré leurs promesses, ne peuvent s'empêcher de divulguer ce qu'on leur confie. Quant à moi, s'il n'y avait pas dans le monde des menteurs et des curieux, je crois qu'il n'y aurait rien de plus à craindre que les indiscrets.

Le plus fameux des temples d'Apollon était celui de DELPHES, où l'on venait ulter la PYTHIE, dont je vous ai parlé

dans l'histoire grecque. Cette prêtresse, lorsqu'elle montait sur le trépied sacré pour rendre ses oracles, portait une couronne de laurier, et les avenues du temple étaient bordées d'arbres de cette espèce, en souvenir de la métamorphose de Daphné.

Apollon, qui était tantôt adoré comme le dieu de la lumière, tantôt comme celui des arts et de la poésie, porte quelquefois le surnom de PHŒBUS, et par ressemblance on donne à sa sœur Diane celui de PHŒBÉ. Ce dieu était représenté sous bien des formes différentes; mais le plus souvent on lui donne la figure d'un beau jeune homme couronné de lauriers et tenant une lyre; quelquefois aussi on le trouve sur son char attelé de quatre chevaux fringants, le front environné de rayons lumineux.

La plus célèbre des statues de ce dieu est connue sous le nom de l'Apollon du Belvédère[1], parce qu'on la voit à Rome

1. Pl. X, fig. 19.

dans un pavillon du Vatican, qui porte ce nom. Vous avez pu remarquer dans plusieurs jardins publics des copies de cette belle statue, qui est encore aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre les plus admirables que l'art de la sculpture ait produits.
